

Activité 3 (mission2) - Le salon de Madame Geoffrin - Documents complémentaires :

En 1766 Madame Geoffrin est invitée en Pologne par le roi Stanislas-Auguste, dont le père était un de ses admirateurs. Elle s'arrête six jours à Vienne, où elle rencontre de nombreuses personnalités dont l'empereur François I^{er} en personne. «Il faut vous dire que mon voyage a fait mille fois plus de bruit à Vienne qu'à Paris. Il y avait quinze jours que le prince de Kaunitz [chancelier, partisan du despotisme éclairé] avait donné ordre aux postes que l'on avertisse de mon arrivée. Moi, je vous dirai dans la plus grande droiture de mon cœur, que je comptais passer 3 ou 4 jours à Vienne dans mon auberge, où j'y aurais vu quelques hommes, que j'étais bien sûre qu'ils seraient bien aises, avant de repartir. [...] Il en a été autrement. Dès le lendemain de mon arrivée, ma chambre n'a pas été plutôt ouverte qu'elle a été remplie de valets de chambre et de pages pour me complimenter, savoir de mes nouvelles et me prier de dîner. Et, à onze heures, les ambassadeurs de toutes les cours et tous les seigneurs que j'ai reçu chez moi [à Paris] depuis bien des années sont venus me voir. [...] On cria : voilà l'empereur [François I^{er}] qui revient. Sa calèche s'arrêta. [...] Il me dit que le roi de Pologne était bien heureux d'avoir une amie comme moi. Je fus confondue(...), enfin je lui dis : « Comment est-il possible que Votre Majesté impériale sache que je suis au monde ? ». Il me dit qu'il me connaissait très bien et qu'il savait tout[...]de nos petits soupers du mercredi [à Paris].» *Source : Extrait d'une lettre de madame Geoffrin à monsieur Boutin (receveur des finances à Paris), 12 juin 1766.*

La pratique des salons à Paris au XVIII^e siècle

Le beau monde consacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les rues de la ville et des faubourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y faire écrire ; on paraît un quart d'heure dans une demi-douzaine de maisons ; c'est le jour de la maréchale, de la présidente, de la duchesse ; il faut paraître au salon, saluer, s'asseoir tour à tour sur le fauteuil vide, et l'on croit sérieusement pouvoir

cultiver la connaissance de cent soixante à quatre-vingts personnes. Ces allées et venues dans Paris distinguent un homme du monde ; il fait tous les jours des visites, cinq réelles et cinq en blanc ; et lorsqu'il a mené cette vie ambulante et oisive, il dit avoir rempli les plus importants devoirs de la société.

Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris* (1783), Paris, Mercure de France, 1994, t. I, p. 1186-1187.

Source : manuel Hachette Education, p. 268, 2019.

Activité 3 (mission2) - Le salon de Madame Geoffrin - Documents complémentaires :

En 1766 Madame Geoffrin est invitée en Pologne par le roi Stanislas-Auguste, dont le père était un de ses admirateurs. Elle s'arrête six jours à Vienne, où elle rencontre de nombreuses personnalités dont l'empereur François I^{er} en personne. «Il faut vous dire que mon voyage a fait mille fois plus de bruit à Vienne qu'à Paris. Il y avait quinze jours que le prince de Kaunitz[chancelier, partisan du despotisme éclairé] avait donné ordre aux postes que l'on avertisse de mon arrivée. Moi, je vous dirai dans la plus grande droiture de mon cœur, que je comptais passer 3 ou 4 jours à Vienne dans mon auberge, où j'y aurais vu quelques hommes, que j'étais bien sûre qu'ils seraient bien aises, avant de repartir. [...] Il en a été autrement. Dès le lendemain de mon arrivée, ma chambre n'a pas été plutôt ouverte qu'elle a été remplie de valets de chambre et de pages pour me complimenter, savoir de mes nouvelles et me prier de dîner. Et, à onze heures, les ambassadeurs de toutes les cours et tous les seigneurs que j'ai reçu chez moi [à Paris] depuis bien des années sont venus me voir. [...] On cria : voilà l'empereur [François I^{er}] qui revient. Sa calèche s'arrêta. [...] Il me dit que le roi de Pologne était bien heureux d'avoir une amie comme moi. Je fus confondue(...), enfin je lui dis : « Comment est-il possible que Votre Majesté impériale sache que je suis au monde ? ». Il me dit qu'il me connaissait très bien et qu'il savait tout[...]de nos petits soupers du mercredi [à Paris].»

Source : Extrait d'une lettre de madame Geoffrin à monsieur Boutin (receveur des finances à Paris), 12 juin 1766.

La pratique des salons à Paris au XVIII^e siècle

Le beau monde consacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les rues de la ville et des faubourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y faire écrire ; on paraît un quart d'heure dans une demi-douzaine de maisons ; c'est le jour de la maréchale, de la présidente, de la duchesse ; il faut paraître au salon, saluer, s'asseoir tour à tour sur le fauteuil vide, et l'on croit sérieusement pouvoir

cultiver la connaissance de cent soixante à quatre-vingts personnes. Ces allées et venues dans Paris distinguent un homme du monde ; il fait tous les jours des visites, cinq réelles et cinq en blanc ; et lorsqu'il a mené cette vie ambulante et oisive, il dit avoir rempli les plus importants devoirs de la société.

Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris* (1783), Paris, Mercure de France, 1994, t. I, p. 1186-1187.

Source : manuel Hachette Education, p. 268, 2019.

Activité 3 (mission 3) - Le salon de Madame Geoffrin - Documents complémentaires :

En 1766 Madame Geoffrin est invitée en Pologne par le roi Stanislas-Auguste, dont le père était un de ses admirateurs. Elle s'arrête six jours à Vienne, où elle rencontre de nombreuses personnalités dont l'empereur François I^{er} en personne. « Il faut vous dire que mon voyage a fait mille fois plus de bruit à Vienne qu'à Paris. Il y avait quinze jours que le prince de Kaunitz [chancelier, partisan du despotisme éclairé] avait donné ordre aux postes que l'on avertisse de mon arrivée. Moi, je vous dirai dans la plus grande droiture de mon cœur, que je comptais passer 3 ou 4 jours à Vienne dans mon auberge, où j'y aurais vu quelques hommes, que j'étais bien sûre qu'ils seraient bien aise, avant de repartir. [...] Il en a été autrement. Dès le lendemain de mon arrivée, ma chambre n'a pas été plutôt ouverte qu'elle a été remplie de valets de chambre et de pages pour me complimenter, savoir de mes nouvelles et me prier de dîner. Et, à onze heures, les ambassadeurs de toutes les cours et tous les seigneurs que j'ai reçu chez moi [à Paris] depuis bien des années sont venus me voir. [...] On cria : voilà l'empereur [François I^{er}] qui revient. Sa calèche s'arrêta. [...] Il me dit que le roi de Pologne était bien heureux d'avoir une amie comme moi. Je fus confondue(...), enfin je lui dis : « Comment est-il possible que Votre Majesté impériale sache que je suis au monde ? ». Il me dit qu'il me connaissait très bien et qu'il savait tout[...]de nos petits soupers du mercredi [à Paris]. »

Source : Extrait d'une lettre de Madame Geoffrin à monsieur Boutin (receveur des finances à Paris), 12 juin 1766.

3 Noblesse et bourgeoisie à la veille de la Révolution française

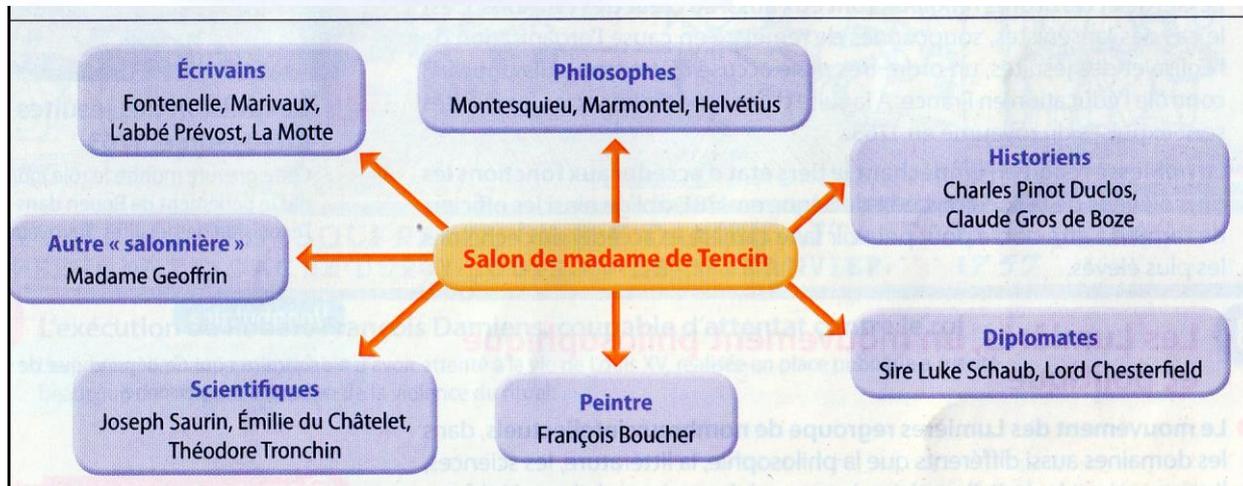
Les bourgeois avaient reçu, en général, une éducation qui leur devenait plus nécessaire qu'aux gentilshommes, dont les uns, par leur naissance et par leur richesse, obtenaient les premières places de l'État sans mérite et sans talents, tandis que les autres étaient destinés à languir dans des emplois subalternes de l'armée. Ainsi, à Paris et dans les grandes villes, la bourgeoisie était supérieure en richesses, en talents et en mérite personnel. Elle avait dans les villes de province la même supériorité sur la noblesse des campagnes ; elle sentait cette supériorité, cependant elle était partout humiliée ; elle se voyait exclue, par les règlements militaires, des emplois dans l'armée ; elle l'était, en quelque manière, du haut clergé, par le choix des évêques parmi la haute noblesse, et des grands vicaires en général parmi les nobles. La haute magistrature la rejetait également, et la plupart des cours souveraines n'admettaient que des nobles dans leur compagnie. [...] Ainsi, tandis que la noblesse avait été dépouillée de sa prérogative, nécessaire dans une monarchie, on donnait aux nobles des privilèges nuisibles à la société.

Marquis de Bouillé, *Mémoires*, 1859.

Pour obtenir une réhabilitation judiciaire (les Sirven sont deux protestants accusés à tort d'avoir tué leur fille) Voltaire sollicite l'aide de Madame Geoffrin.

« Vous êtes madame, avec un roi qui seul de tous les rois, ne doit sa couronne qu'à ses mérites [le roi de Pologne est élu par les nobles polonais...] Je ne peux mieux faire ma cour à sa Majesté et à vous, Madame, qu'en vous proposant une bonne action. Daignez lire et faire lire au roi le petit écrit ci-joint. Ceux qui secourent les Sirven et qui prennent en main leur cause ont besoin d'être appuyés par des noms respectés et chéris. [...] L'affaire dont il s'agit intéresse le genre humain, et c'est en son nom qu'on s'adresse à vous, Madame. »

Source : Extrait d'une lettre de Voltaire à Madame Geoffrin, 5 juillet 1766.



Un salon fréquenté par de nombreux intellectuels

Schéma interactif

Sources : manuel Hachette Education, p. 269 et 271, 2019.